



Veni... sponsa mea, ... coronaberis. Cant. Cant. IV. 6.

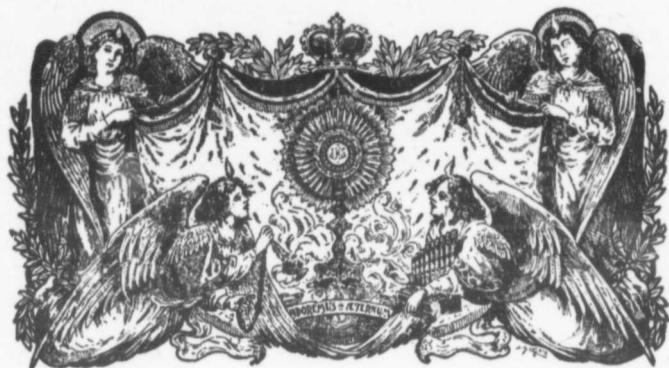
Prière. — Nous vous saluons/ Reine brillante de gloire dans les triomphes de votre Fils. — Le Seigneur vous a bénie dans sa puissance/ à Vierge Marie; par vous il a anéanti tous nos ennemis.



Per  
creme  
(poés)  
La M  
minic  
arrêté  
J. A.



déjà  
gnora  
pas n



### Sommaire du Mois d'Octobre 1904.

Pensée dominante : le Rosaire et l'Eucharistie. — Le St. Sacrement dans une Caverne. — La Mélodie de Saint François (*poésie*). — Hospice sauvé des flammes par le T. S. Sacrement. — La Messe de tous les jours. — Sujet d'Adoration : l'Oraison dominicale : la tentation. — Miracle eucharistique : inondation arrêtée. — Gloire à l'Eucharistie, (*cantique*). — Sa Grandeur Mgr J. A. Archambeault. — Histoire d'un Calice.

---

### PENSÉE DOMINANTE

Pour le Mois d'Octobre 1904.

---

### Le Rosaire et l'Eucharistie.

---



ARMI les titres glorieux que Notre Saint Père le Pape Léon XIII aura mérités durant son admirable pontificat, l'un des plus éclatants sera certainement celui de Pape d'1 Rosaire. Depuis plusieurs années le Souverain Pontife ne cesse de pousser les âmes à la pratique intelligente de la dévotion au saint Rosaire, dans l'espoir qu'un moyen qui a déjà été si efficace autrefois pour sauver le monde de l'ignorance religieuse et des maux qu'elle engendre n'aura pas moins d'effet à une époque où les lumières d'une

civilisation très avancée n'empêchent pas le monde de revenir à la barbarie et au paganisme. Dans plusieurs encycliques, le Docteur suprême fit un nouvel et pressant appel au peuple chrétien en faveur de cette dévotion.

Mais pour goûter les fruits de grâce qui y sont attachés, il faut savoir se nourrir convenablement de la méditation des mystères compris dans les œuvres divines de l'Incarnation, de la Rédemption et de la Glorification. Tout est là. Celui qui fera le mieux cette méditation en retirera le plus grand profit spirituel.

Beaucoup de moyens excellents ont été proposés à ce sujet par les zélés propagateurs de cette grande dévotion. Le meilleur, à notre avis, est celui qui consiste à rapprocher le Rosaire de l'Eucharistie ; à faire revivre, à actualiser en quelque sorte tous les mystères joyeux, douloureux et glorieux dans ce mystère central et vivant où viennent converger toutes les pensées de Dieu, de Marie, des anges et des saints et d'où rayonnent toutes les lumières, toutes les grâces, toutes les bénédictions qui font la joie, la vie, la sainteté de l'Eglise. Le Pape ne parle pas explicitement de cette méthode si précieuse ; mais il nous paraît l'indiquer suffisamment lorsque durant tout un mois, qui s'appellera désormais le mois du Rosaire, il pousse les foules chrétiennes au pied des autels et leur demande de méditer sur nos saints mystères en union avec Marie, en face du Saint Sacrement exposé. N'est-ce pas là nous montrer clairement que nulle part ailleurs nous ne serons dans de meilleures conditions pour nous assimiler les vertus cachées qui découlent de ces mystères ?

Quoi qu'il en soit, il n'est pas nécessaire de réfléchir longtemps pour comprendre combien ce doit être doux et profitable pour l'âme pieuse de se rappeler vivement la naissance, les années de l'enfance et de la vie cachée du Sauveur en présence de ce vrai corps né de la Vierge Marie et plus caché encore sous le voile des saintes Espèces, au ciboire et dans le tabernacle que dans le sein de sa Mère, dans l'humble étable de Bethléem ou dans le pauvre atelier de Joseph à Nazareth.

Mais surtout qu'elles sont frappantes les relations entre les mystères douloureux et le mystère eucharistique ! L'Hostie sainte n'est-elle pas le mémorial vivant

de la  
et br  
à cat  
la mo  
tume  
murr  
deme  
vaire  
Qu  
une i  
suscit  
joie  
Mère  
créat  
Saint  
blanc  
son c  
en att  
sors i  
En  
tique  
les le  
crifice  
vivre  
ment  
la for  
l'héro  
Lui,  
Voi  
doiver  
deven  
l'honr

Nous  
cule in  
Sacrem  
chaque  
nos bur

L  
Mes  
dans

de la Passion ? Ne nous livre-t-elle pas le Corps meurtri et broyé de Jésus, son Cœur qui a été navré de douleur à cause de nos péchés, son âme qui a été brisée jusqu'à la mort par la tristesse et noyée dans un océan d'amertumes inconcevables ? Et comment oser se plaindre et murmurer auprès de cette adorable Victime qui, en demeurant sur nos autels, n'a fait que changer de Calvaire ?

Quel bonheur d'autre part lorsqu'on peut se dire avec une inébranlable certitude : Il est là ! mon Sauveur ressuscité, mon Jésus glorifié ! Il est là ! Celui qui fait la joie éternelle des anges et des saints, et de Marie sa Mère, qu'Il a exaltée pour l'éternité au-dessus de toute créature et qu'Il a couronnée Reine des Anges et des Saints ! Il est là ; sur cet autel, dans cette petite Hostie blanche ! Comme il est facile alors d'élever son esprit et son cœur vers les choses d'en haut ; et comme volontiers, en attendant les biens éternels, on soupire après les trésors infinis que renferme le Saint Sacrement !

En d'autres termes, c'est à l'école du Christ eucharistique que les hommes apprendront le plus efficacement les leçons d'humilité, de charité, de dévouement, de sacrifice, de détachement dont ils ont tant besoin pour vivre en paix les uns avec les autres, et c'est là seulement que, guidés par la très sainte Vierge, ils trouveront la force nécessaire de pratiquer toutes ces vertus jusqu'à l'héroïsme, s'il le faut, car si *nous ne pouvons rien sans Lui, nous pouvons tout en Celui qui nous fortifie.*

Voilà des idées que les agrégés du Saint Sacrement doivent se rendre familières et dont ils feront bien de devenir les apôtres pour la gloire du divin Maître et l'honneur de la Vierge du Rosaire.

— : 0 : —

Nous attirons spécialement l'attention de nos lecteurs sur l'opuscule intitulé : *La récitation du Rosaire en présence du Très Saint Sacrement*, qui contient de courtes réflexions eucharistiques sur chaque mystère du Rosaire. On peut se procurer cet opuscule dans nos bureaux. — **Prix : 30 cts la douzaine**

La Messe mensuelle à l'intention des Abonnés du "Petit Messager" sera célébrée le Jeudi 20 Octobre, à 6 heures, dans la Chapelle du Très Saint Sacrement.



## Le St. Sacrement dans une Caverne



ÉTAIT un petit village, aux vieilles maisons basses, perché au milieu de hauteurs pittoresques. La cloche de l'Angelus sonnait, chantant doucement sa céleste prière sous les arceaux du clocher gris.

Dans le petit jardin du presbytère un prêtre marchait gravement murmurant les paroles de son Bréviaire. Une troupe d'enfants bruyants se tenait sur les marches de l'église, tressant des guirlandes de verdure, formant des bouquets de fleurs de bois pour orner la maison de Dieu pour la fête du lendemain.

— Où vas tu comme cela ? cria une des voix à un enfant qui se dirigeait vers la porte du jardin du presbytère. Son aspect n'était guère présentable : il était nu-pieds, son pantalon montrait ses genoux, et ses coudes perçaient les manches de sa chemise. Il porta la main à la tête, mais il n'ôta pas son chapeau car il n'en avait pas et il répondit :

— Je voudrais voir Monsieur le curé.

— Comment ! dans cet état !... Va donc d'abord te laver sale gamin !... Monsieur le curé a chassé toutes les chenilles de son jardin... etc...

Mais une voix sévère intervient : le bon prêtre a entendu les cris gouailleurs du groupe irréfléchi et s'approchant, il leur adresse une vive réprimande. Puis prenant la main du petit montagnard :

— Que désirez-vous, mon pauvre enfant, dit-il ?

— Adèle, ma sœur est bien malade, elle va mourir,

oh !  
Nou:  
save:  
bon,  
La

dans  
l'enfa  
vet de  
fit ser  
La  
sur sa  
pour

oh ! venez vite la confesser et lui porter le bon Dieu. Nous demeurons bien loin près de la Croix Rouge, vous savez. Nous sommes bien délaissés, mais vous qui êtes si bon, vous viendrez nous consoler.

La Croix Rouge était à plus de trois heures à pied



dans les gorges des montagnes. Emu du courage de l'enfant, le prêtre lui promit d'aller le soir même au chevet de sa sœur mourante, et avant de le laisser partir lui fit servir une copieuse réfection.

La nuit était tout à fait venue, quand le prêtre portant sur sa poitrine le divin Sacrement monta sur son cheval pour se diriger vers les montagnes. La lune montait à

l'horizon ; ses rayons tombant sur les branches des sapins les faisaient reluire comme des franges d'argent, tandis que les sommets restés dans l'ombre dessinaient sur le ciel des silhouettes de fantômes géants, et, seul dans le calme majestueux de la nature qui dort, le torrent des gorges faisait retentir son grondement éternel. — Enivré de la contemplation de ce spectacle, le prêtre se sentait plus étroitement sur son cœur l'Auteur de ces merveilles, l'âme perdue dans une extase d'admiration et d'amour.

Mais voici qu'il regarde plus attentivement autour de lui et il s'aperçoit qu'il est dans un sentier tout à fait inconnu. Pendant qu'il se demande que faire, il croit entrevoir non loin de là une sorte de hutte. En s'approchant, il trouve une grossière charpente adossée au rocher, et à tout hasard, il pousse ce qui semble être une porte.

— Qu'est-ce que tu viens faire ici, vilain drôle ? Passe ton chemin ! lui crie dans l'ombre une voix rauque.

— Je suis prêtre, répond le vieillard, et je vais porter le Saint Sacrement à un pauvre malade, et je voudrais savoir mon chemin.

— Très bien, dit l'homme avec un gros rire, laisse ici ton cheval et viens avec moi, nous allons faire de bonnes affaires.

Il prit le prêtre par le bras et le poussa plutôt qu'il ne le conduisit dans une sorte d'excavation profonde. La fumée était si épaisse qu'on ne voyait rien d'abord, mais peu à peu on distinguait une douzaine d'hommes rangés autour d'une sorte de table posée sur des rochers.

Un formidable éclat de rire et des cris de triomphe accueillirent l'arrivée du visiteur imprévu.

— Curé, dit l'un, après qu'on t'a débarrassé de ton cheval, on va te débarrasser de ton argent et de la boîte, d'or que tu portes à ton cou, et après cela, tu pourras retourner à ton église en nous remerciant de t'avoir laissé la vie sauve.

— Comment, misérables, répond le prêtre avec indignation, vous osez me demander le Saint des Saints. Jamais. Vous pouvez m'ôter la vie, mais jusqu'à mon dernier souffle je défendrai les divins Mystères que je porte. Eh quoi ! n'avez-vous pas honte pour dérober une chose de si petite valeur, de charger votre conscience

d'un  
nière  
votre  
main

poign  
quand  
entra  
venez  
d'une  
sait é  
lants  
—  
prêtre

d'un sacrilège, et priver une pauvre mourante des dernières consolations ! Oh ! si vous aviez votre mère ou votre enfant au lit de la mort, vous seriez moins inhumains...

— Assez, assez, finissons-en, crient les bandits, et le



poignard à la main, ils se précipitaient vers le prêtre, quand tout à coup la porte s'ouvrit et un jeune enfant entra en courant : — Oh ! vous voilà, Monsieur le curé, venez vite, Adèle se meurt. Aussitôt un des bandits, d'une taille immense, bâti comme un géant, et qui paraissait être leur chef, bondit en avant, et arrêta les assaillants en braquant sur eux son pistolet.

— Je vous défends, leur dit-il, de faire aucun mal à ce prêtre, sinon vous aurez affaire à moi... Puis, s'adres-

sant au curé : Partez, dit-il, et n'ayez rien à craindre, je suis ici pour vous protéger.

Le prêtre s'échappa à la hâte, sauta sur son cheval avec le jeune garçon assis en avant de la selle. Au moment où ils partaient, le chef des bandits sauta en croupe et la monture parti au galop.

Ils avaient fait à peine quelques pas qu'une détonation retentit et l'homme fit un violent soubresaut.

— Etes vous blessé, dit le prêtre ?

— Ne vous occupez pas de moi, répondit-il, mais hâtez-vous d'aller vers ma pauvre enfant.

Ils arrivèrent bientôt à une pauvre cabane, où, sur un matelas posé à terre gisait une jeune fille de dix-sept ans, dont le visage charmant respirait la plus douce candeur. La plus grande souffrance de cet enfant avait été sans doute d'avoir un tel père.

Quand le prêtre, après avoir confessé la malade, eut déposé sur ses lèvres l'Hostie du Salut, il lui raconta ce qui venait de se passer à la caverne et lui dit en terminant :

— Puisque votre père a sauvé aujourd'hui le Bon Dieu, demandez au Bon Dieu de sauver l'âme de votre père.

Il se retourna, et apercevant le bandit très pâle, affaibli dans un coin, il lui demanda s'il souffrait. — Pour toute réponse, celui-ci ôta ses vêtements dégouttants de sang, et montra une plaie hideuse au côté droit.

— Ce n'est pas encore ce que j'ai mérité, dit-il, car Dieu ne voudra jamais me pardonner ?

Le prêtre, après l'avoir soigné, le rassura par de douces paroles, lui parla des mérites infinis du Sacrifice de la Messe, et finalement entendit sa longue et douloureuse confession.

Plusieurs fois le bon curé retourna à l'humble cabane et fit donner des soins convenables au père et à l'enfant qui revinrent tous deux à la vie.

Quelque temps après, la petite famille vint se fixer dans le village où le bandit de la montagne devint un modèle de vie chrétienne et de piété envers le Très Saint Sacrement.

H. L.

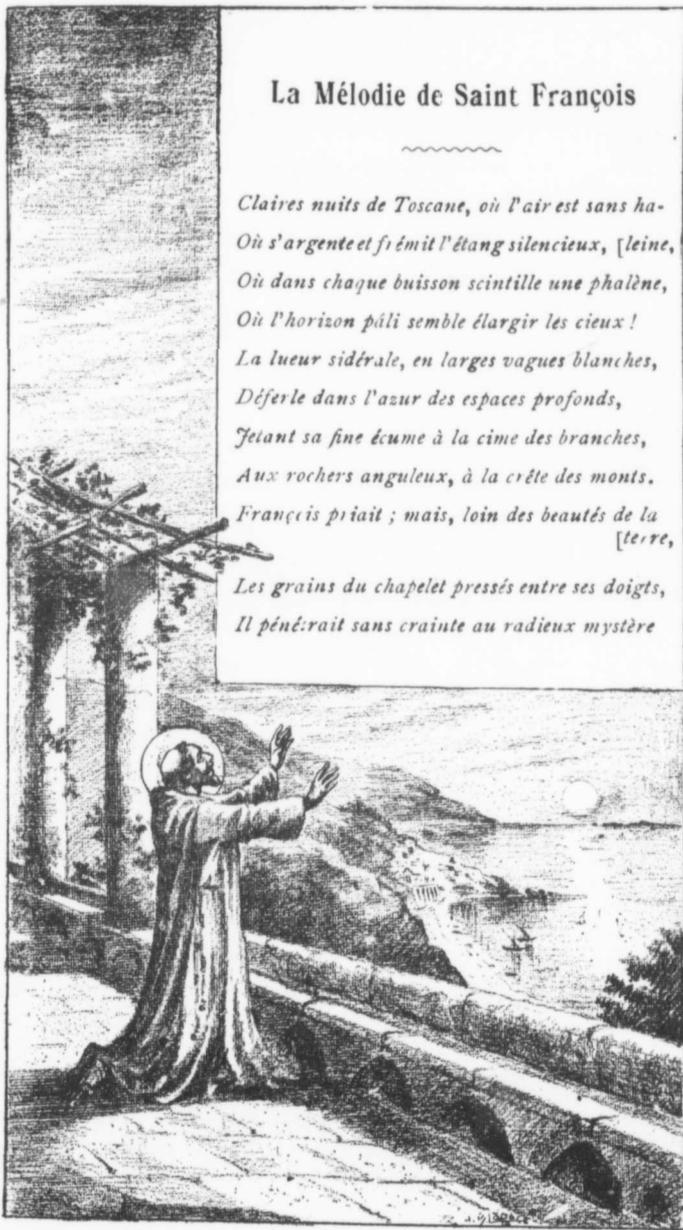
## La Mélodie de Saint François



*Clares nuits de Toscane, où l'air est sans ha-  
Où s'argente et frémit l'étang silencieux, [leine,  
Où dans chaque buisson scintille une phalène,  
Où l'horizon pâli semble élargir les cieux !  
La lueur sidérale, en larges vagues blanches,  
Déferle dans l'azur des espaces profonds,  
Jetant sa fine écume à la cime des branches,  
Aux rochers anguleux, à la crête des monts.  
François priait ; mais, loin des beautés de la*

*[terre,*

*Les grains du chapelet pressés entre ses doigts,  
Il pénétrait sans crainte au radieux mystère*



Des humaines douleurs qu'illumine la croix.  
 Or, voilà que là-bas, soudain, dans le silence  
 De cette nuit d'été sous le ciel florentin,  
 Un chant discret prélude ; il s'élève, il s'élance,  
 S'approche lentement, puis s'éloigne et s'éteint.  
 Ravi, François écoute ; et la voix de reprendre,  
 Elle revient, grandit ; le chanteur est tout près.  
 Il ralentit, il passe... Oh ! qui pourra nous rendre  
 Les accords de son luth si graves et si frais ?  
 Jamais l'air de la nuit ne vibra plus sonore,  
 Jamais l'écho lointain ne s'éveilla plus doux.  
 Le chanteur est parti ; mais il revient encore,  
 Il repasse, et François écoute à deux genoux.  
 Est-ce un ange accourant pour soulager sa peine ?...  
 Et, de ses faibles yeux, François sondait la nuit ;  
 Mais, sur le clair sentier, pas une forme humaine.  
 Pourtant l'on chante encore, et l'hymne se poursuit.  
 Il semble que le vol léger du temps s'arrête.  
 La mélodie, au ciel, monte et prend son essor ;  
 Elle jaillit, éclate et plane sur sa tête ;  
 Elle s'étale au loin comme un large flot d'or.  
 Et le cœur de François que l'amour illumine,  
 A cet écho du ciel, à cet écho lointain,  
 Battait, battait à rompre au fond de sa poitrine ;  
 Et cet enivrement dura jusqu'au matin.

O  
 Lo  
 Le  
 O  
 Po  
 Su  
 Vo  
 Et  
 Et  
 Ah  
 Cet  
 Dé  
 Le  
 Qu  
 Di  
 Et  
 L'a  
 Et

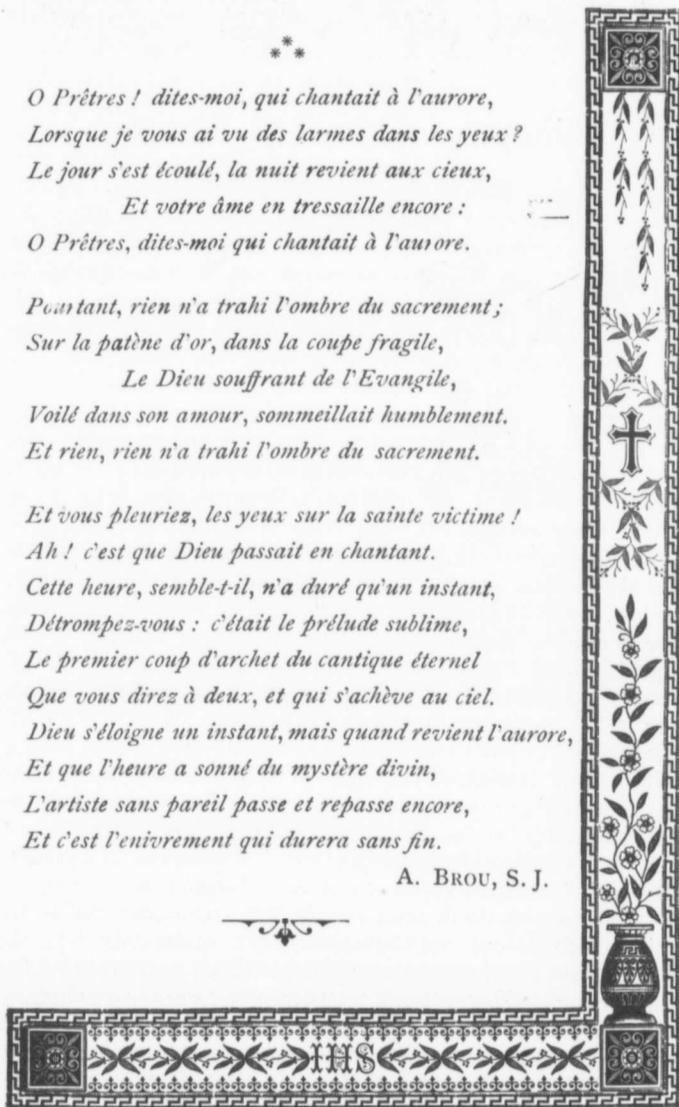
\* \* \*

*O Prêtres ! dites-moi, qui chantait à l'aurore,  
Lorsque je vous ai vu des larmes dans les yeux ?  
Le jour s'est écoulé, la nuit revient aux cieux,  
Et votre âme en tressaille encore :  
O Prêtres, dites-moi qui chantait à l'aurore.*

*Pourtant, rien n'a trahi l'ombre du sacrement ;  
Sur la patène d'or, dans la coupe fragile,  
Le Dieu souffrant de l'Évangile,  
Voilé dans son amour, sommeillait humblement.  
Et rien, rien n'a trahi l'ombre du sacrement.*

*Et vous pleuriez, les yeux sur la sainte victime !  
Ah ! c'est que Dieu passait en chantant.  
Cette heure, semble-t-il, n'a duré qu'un instant,  
Détrompez-vous : c'était le prélude sublime,  
Le premier coup d'archet du cantique éternel  
Que vous direz à deux, et qui s'achève au ciel.  
Dieu s'éloigne un instant, mais quand revient l'aurore,  
Et que l'heure a sonné du mystère divin,  
L'artiste sans pareil passe et repasse encore,  
Et c'est l'enivrement qui durera sans fin.*

A. BROU, S. J.



IHS



## Hospice saubé des flammes par le T. S. Sacrement



OS lecteurs ont lu sans doute les détails du terrible incendie qui dévora en février dernier presque toute la ville de Baltimore aux Etats-Unis. Voici pourtant un nouveau détail dont les journaux n'ont rien dit et qui est une preuve évidente de la puissante protection dont le Seigneur entoure ceux qui se confient en Lui.

Dans l'après-midi du dimanche 7 février, les Sœurs de la Merci, qui dirigent un des grands hôpitaux de Baltimore, virent bien que le grand édifice, avec ses centaines de malades, était sur le point d'être détruit par le feu qui sévissait aux environs. Le ciel était rouge de flammes ; l'air, chargé d'épaisse fumée, était brûlant comme dans le voisinage des hauts-fourneaux. Des débris en flammes, projetés par le vent hors du foyer de l'incendie, tombaient constamment sur le toit de l'hospice. Les grands bâtiments voisins, tous construits, croyait-on, de manière à défier les flammes, étaient la proie du feu, et le vent, implacable, multipliaient les progrès de l'incendie qui s'avancait rapidement vers l'hôpital.

Préoccupées de la sécurité de leurs malades, les Religieuses se mirent immédiatement en quêtes de refuges pour leurs nombreux hospitalisés. Elles parvinrent à les placer dans différents hôpitaux, assez éloignés du théâtre de l'incendie. Après leur départ, aidées par des bras forts et vaillants, les Sœurs réunirent en toute hâte tout ce qu'elles avaient de précieux ; elles étaient prêtes à partir si le danger venait à augmenter. Alors ces héroïques épouses du Christ se divisent en deux bataillons :

les  
et  
ris  
po  
au  
le  
suj  
l  
au:  
sur  
éta  
que  
gra  
7  
dét  
plu  
son  
A  
d'en  
Car  
le F  
sur  
Hos  
blés  
neu  
dan  
tait  
qui  
geai  
tant  
L  
eux  
logè  
et d  
aux  
vaill  
le ta  
mêm  
souv  
racle  
Le  
ce ch

les unes se mettent à préparer et à distribuer des vivres et des rafraîchissements aux courageux pompiers qui risquaient leur vie au milieu des flammes et de la fumée pour défendre la vie et la propriété de leur prochain ; les autres se dirigent vers la chapelle, et là, prosternées dans le sanctuaire, elles font monter vers le ciel d'ardentes supplications pour le salut de la cité.

Les pompiers montés sur le toit s'opposaient en vain aux débris enflammés qui tombaient drus comme grêle sur l'hôpital. D'après toute prévision humaine, l'hospice était condamné à la destruction complète qui avait en quelques heures anéanti les palais de Baltimore, les plus grandioses et les mieux garantis contre le feu.

Tout, en fait, semblait perdu. Mais les plus grandes détresses de l'homme sont pour Dieu les occasions les plus propices pour déployer sa puissance et faire éclater son inépuisable miséricorde.

A cette heure de suprême angoisse, une inspiration d'en haut survient au chapelain de l'hôpital, le R. P. Cahill : " Je vais exposer le Très Saint Sacrement," dit le Père aux Religieuses en prières, et aussitôt il place sur le trône qui lui est préparé l'ostensoir avec la sainte Hostie. Le divin Maître vient rendre à ses enfants troublés la paix et l'espérance. Que son nom soit béni ! Honneur et gloire soient rendus à son Cœur sacré vivant dans l'Eucharistie ! — *Notre-Seigneur Jésus-Christ n'était pas plus tôt exposé sur l'autel que le vent destructeur qui poussait les flammes de l'incendie vers l'hospice, changeait immédiatement de direction ! L'hôpital et ses habitants étaient sauvés !*

Le danger passé, les Religieuses entonnèrent un joyeux *Te Deum* d'action de grâces. Des soldats, qu'elles logèrent quelque temps pendant ces jours de désolation et d'horreur, voulurent témoigner leur reconnaissance aux Sœurs en leur offrant une lampe artistement travaillée, dont la flamme se consumera nuit et jour devant le tabernacle de leur petite chapelle. Ainsi, la milice même de la cité a contribué pour sa part à perpétuer le souvenir de cette récente merveille, — sinon de ce miracle, — due au pouvoir de la divine Eucharistie.

Les journaux quotidiens, en parlant, le lendemain, de ce changement de vent si soudain et si insolite qui avait

sauvé cet hôpital et les bâtiments voisins, ne virent là qu'un caprice de la nature. Mais les humbles religieuses savaient, elles, que ce merveilleux changement n'était dû qu'à la puissance du Dieu de la nature et de la grâce, de ce n.ême Jésus-Christ qui, d'un mot, avait autrefois calmé la tempête sur la mer de Galilée.

“ Béné soit Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai Homme !  
Béné soit Jésus au Très Saint Sacrement de l'autel ! ”

---

### LA MESSE DE TOUS LES JOURS

---

**L**ES bons chrétiens s'efforcent d'entendre la messe tous les matins ; ils ne négligent rien pour sanctifier de la sorte le commencement de leur journée. Ont-ils des occupations nombreuses, ils se lèvent de meilleure heure et rendent ainsi leur action plus méritoire.

Pendant son séjour à Laghouat, le général de Sonis ne manquait jamais d'assister à la messe. “ A six heures et demie ou sept heures, écrit un officier attaché à sa personne, il s'y rendait silencieusement. Je l'y accompagnais.”

Cette habitude ne l'empêchait nullement de remplir ses importants devoirs de général. Au contraire, il ne s'en trouvait que mieux disposé à s'acquitter de sa tâche, comme on l'est toujours quand on a la paix dans la conscience et la joie dans le cœur.

“ La meilleure manière d'économiser le temps, écrivait Ozanam, c'est d'en perdre tous les matins une demi-heure à la messe.”

La Rochejacquelein, traduisant la même pensée dans son langage militaire, disait : “ Quand j'ai perdu ma messe, le matin, je suis toujours un peu canaille le reste de la journée.”

L'illustre O'Connell resta constamment fidèle, lui aussi, à cette pieuse habitude ; et le dominicain Burke affirme que ce qui a contribué à faire de lui un prêtre, ç'a été de voir l'attitude, pendant la messe, de ce grand orateur.



## SUJET D'ADORATION

A L'USAGE DES

Agrégés de la Congrégation du T. S. Sacrement

---

L'Oraison Dominicale

**Pater noster !**

**LA TENTATION.**

---

### I. — Adoration.

Aimable Sauveur, qui avez voulu être tenté dans le désert et qui nous laissez dans votre Très Saint Sacrement, avec les mérites de toutes vos victoires sur Satan, le monde et la chair, la force de résister à toutes les tentations, je vous adore et vous bénis de tout mon cœur.

Montrez-moi bien, ô mon divin Maître, ce que c'est que la tentation, d'où elle vient, pourquoi vous la permettez, comment je puis en triompher et quels profits j'en dois retirer. Alors je ne la craindrai plus tant et tous les efforts de l'enfer pour m'éloigner de vous ne serviront qu'à m'attacher à Vous d'une manière inébranlable.

Qu'est-ce que la tentation ? C'est l'appel au péché, c'est une impulsion vers le mal moral. La tentation, c'est la séduction, la violence, l'artifice mis au service du mal pour nous exciter et nous pousser à mal penser, mal vouloir, mal vivre, hélas ! et mal mourir aussi.

Certes, de telles invitations ne viennent pas de vous, ô mon Dieu, et nous savons que vous ne *tentez* ainsi *personne*. — Cependant il est une sorte de tentation dont Vous êtes vraiment l'auteur, ce sont les épreuves que vous envoyez souvent à vos meilleurs serviteurs et par le moyen desquelles vous les essayez pour ainsi dire, vous les expérimentez, afin de voir jusqu'à quel point ils vous aiment.

Mais quel est donc ce mystère ? d'où viennent les tentations mauvaises ? Cette œuvre fatale a pour auteurs



trois agents distincts, à savoir le démon, le monde et la concupiscence.

Depuis que Lucifer a entraîné dans sa révolte et dans sa chute une partie des intelligences célestes, les mauvais anges n'ont plus qu'une préoccupation, celle de blasphémer contre leur souverain Bienfaiteur et de tenter le genre humain pour l'entraîner avec eux tout entier, s'il était possible, au fond des abîmes infernaux. La haine de Satan contre les créatures rachetées par le sang de Jésus-Christ, telle est la première source de nos tentations.

Vient ensuite le monde : " Les créatures de Dieu sont devenues un sujet de tentation aux hommes et un filet où se sont pris les pieds des insensés." Le monde, c'est tout particulièrement la foule de ceux qui oublient le ciel, ne pensent plus et ne vivent plus que pour la terre et ses vains plaisirs. Ce monde-là, *tout entier établi dans le mal* et pour lequel, ô mon Jésus, vous, pourtant si bon, n'avez pas voulu prier, tel est le second agent de nos tentations.

Mais l'appui principal de Satan, la grande force du monde est cette concupiscence, cette inclination déréglée, qui, depuis le péché d'Adam, est au fond de toute âme humaine et la porte à agir contrairement à la loi de Dieu, à l'ordre, à la raison.

O mon Dieu ! que d'ennemis j'ai à combattre autour de moi et en moi-même ! J'en serais effrayé, si je ne connaissais votre bonté ; mais je suis sûr que vous ne voudrez jamais que je sois tenté au-dessus de mes forces ; je sais que c'est par amour que vous permettez les tentations ; et puis, je me sens tout rempli de confiance à la vue de cette table magnifique que vous avez dressée devant moi et sur laquelle vous me présentez le Pain des forts, en lequel je trouve le secret de vaincre tous mes adversaires.

## II. — Action de grâces.

Quelque pénibles et dangereuses que soient les tentations, elles doivent être pour nous un sujet de joie et de très grande joie, dit l'un de vos apôtres, ô mon Jésus ! Comment expliquer ce fait ? Ah ! c'est que rien ne nous est plus utile que d'être tenté ; c'est que les tentations vues à la lumière de Dieu sont plutôt des signes d'élection. Faites, ô mon cher Sauveur, que je croie bien à

cette autre parole dite pour ma consolation : *Bienheureux est l'homme qui souffre la tentation!* et alors, au lieu de me plaindre, de gémir et de désespérer au temps de l'épreuve, je prendrai confiance et je chanterai vos miséricordes infinies.

La tentation est bonne premièrement parce qu'elle nous humilie. Si nous étions toujours au milieu des richesses et des consolations spirituelles, l'orgueil ne tarderait pas à corrompre notre cœur et à y faire germer les fruits d'une secrète complaisance ; mais lorsque nous sentons en nous la bête se révolter, les appels les plus abjects se faire jour, les folies de la colère nous agiter, le blasphème retentir en nous malgré nous, les abîmes de l'enfer entr'ouvert pour ainsi dire sous nos pas ; oh ! alors, nous ne sommes plus si fiers, nous sommes obligés de nous défier de nous-mêmes. Or cette défiance est un grand bien, car c'est la base de l'humilité, base elle-même de toutes les vertus chrétiennes.

En second lieu, la tentation nous donne une nouvelle force et une nouvelle beauté, parce qu'elle exerce et purifie nos vertus. La force et la beauté de notre âme consistent dans l'amour de Dieu. La tentation, si nous savons la subir avec un esprit chrétien, nous rend cet immense service de nous détacher de la terre et de nous unir plus intimement à Dieu. La tentation nous éclaire, nous purifie, nous fortifie. "Celui qui n'est pas tenté, que sait-il ? Mais, au contraire, l'homme qui aura été éprouvé aura de grandes vues, et celui qui a beaucoup appris parlera avec sagesse."

Ensuite la tentation nous fournit une occasion de progresser dans toutes les vertus parce qu'elle nous habitue à faire des efforts pour vaincre toute les difficultés.

Enfin la tentation est pour nous une source de mérites innombrables pour le ciel. Le ciel est une récompense ; il faut mériter cette récompense.

"Personne ne peut être couronné s'il n'a pas vaincu ; personne ne peut vaincre sans combat . . . Nous ne devons donc pas craindre la tentation : car elle est la cause de la victoire, la matière du triomphe . . . elle rend la couronne plus glorieuse." Au ciel, les élus chanteront éternellement un cantique dont le refrain sera : "O Seigneur, nous tressaillons d'allégresse à la pensée des jours où nous avons été humiliés, au souvenir des années qui ont été les témoins de nos maux."

### III. — Réparation.

Voyons ici pourquoi nous avons si peu profité des tentations et comment nous y avons trop souvent succombé. C'est que nous n'avons pas pris les moyens que les saints employaient pour en triompher. Rappelons-nous brièvement quels sont ces moyens et nous trouverons dans cet examen une abondante matière à réparation : c'est la vigilance, c'est la prière, la confiance en Dieu ; c'est l'emploi constant de ces armes toujours victorieuses qui s'appellent la foi, l'amour, la pénitence, l'humilité surtout ; un seul acte d'humilité est capable de mettre tout l'enfer en déroute.

Mais toutefois le moyen des moyens, le grand secret de la victoire c'est votre Corps et votre Sang, ô mon Jésus, c'est votre Eucharistie, c'est vous-même, vous l'éternel Vainqueur de Satan ! Parmi tous les moyens qui nous sont offerts pour résister efficacement au démon, au monde, à la chair, aucun n'égale en puissance, en sûreté, en richesse, la sainte communion au Corps sacré de Notre-Seigneur. Outre qu'elle apporte directement les secours les plus précieux, elle développe et fortifie tous les autres moyens de victoire. Pardon, Seigneur, d'avoir si peu utilisé ces armes précieuses dans les combats de la vie surnaturelle !

### IV. — Prière.

Si nous avons plus de foi à la prière, nous ne serions jamais vaincus. Au fond de toute tentation il y a l'enfer, mais au sommet de toute prière il y a Dieu. Une âme ne prie jamais sans que Dieu se rende activement présent en elle. Or, toute présence active de Dieu brûle Satan et l'extermine. Dans le rapport où ce malheureux s'est lui-même établi avec Dieu, c'est une nécessité que toute action divine le contredise, le torture, l'écrase et le précipite.

Permettez donc, ô bon Maître, que nous vous disions avec confiance : *O salutaire Hostie qui nous ouvrez les portes du Ciel, donnez-nous la force, apportez-nous le secours*, et nous n'aurons rien à craindre ni du démon, ni du monde, ni de la chair. Ainsi soit-il !

contr  
de C  
lition  
obser  
On  
Domi  
orage  
si gra  
des n  
Une c  
domin  
furieu  
Les  
désola  
à l'aut  
des ma  
le secc



## MIRACLE EUCHARISTIQUE

### INONDATION ARRETEE



ANS la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle et très probablement vers l'année 1630, d'après la tradition, arriva à Canosio, petite bourgade de la vallée de Macra, dans le diocèse de Saluce, un fait merveilleux par lequel DIEU voulut fortifier la foi à la présence réelle non seulement parmi les habitants du pays, mais encore parmi ceux des contrées voisines qui étaient alors infectées de l'hérésie de Calvin. Un vœu qui fut fait alors par toute la population, et qui est encore aujourd'hui religieusement observé, confirme la tradition.

On avait célébré depuis peu de jours la fête du *Corpus Domini*. Un soir, au milieu d'éclairs et de tonnerres, un orage terrible éclata sur la vallée : la pluie tomba en si grande abondance et si longtemps que chaque ravin des montagnes s'était changé en torrent impétueux. Une crevasse profonde existait au flanc du rocher qui domine à pic Canosio ; elle se transforma en un torrent furieux qui entraînait avec les eaux d'énormes pierres.

Les habitants étaient en proie à l'épouvante et à la désolation : leurs pauvres maisons pouvaient d'un instant à l'autre être renversées par ce torrent ou écrasées sous des masses de rocher. L'unique espoir de salut était dans le secours du Ciel.

Le curé de la paroisse fait sonner la cloche pour convoquer la population à l'église ; il exhorte ces malheureux à mettre leur confiance en DIEU, à lui demander pardon de leurs péchés et à faire un vœu qu'ils s'engageraient à garder à jamais, eux et leurs descendants, celui de sanctifier comme un jour de dimanche le jour de l'octave du *Corpus Domini*. Les larmes et les cris de con-



trition répondent à sa pieuse exhortation qui ranime un instant l'espérance, et le vœu est ratifié par tous.

Alors le saint prêtre ouvre le tabernacle, prend en mains l'ostensoir et s'avance processionnellement vers le torrent déchaîné, séparé de l'église par quelques pas seulement.

Il avait entonné le chant de la pénitence, le *Miserere*. Mais le ciel restait sombre : la pluie continuait à tomber

avec  
dans  
ama  
L  
le p  
les f  
le c  
com  
moir  
sauv  
Or  
tion  
se re  
De  
gran  
aussi  
camp  
de l'  
appel  
par i  
prend  
de D  
de let

Un  
de l'E  
et tout  
" Com  
mon P  
Une à  
nourrie  
relle, n  
propre  
riture.

C'est  
charisti  
m'a don  
divine l

Quar  
quand l  
a mais

avec force ; le torrent grossi par les eaux roulait toujours, dans sa course vertigineuse, des masses de pierres et des amas de terre et de sable.

Le peuple, arrivé en face du torrent, se prosterne, et le prêtre, lentement, bénit avec le Très-Saint Sacrement les fidèles et l'abîme menaçant. O miracle ! tout à coup le ciel s'éclaircit, l'averse cesse, les rochers s'arrêtent comme retenus par une main invisible, l'eau coule avec moins de fracas, et bientôt tout s'apaise : le village est sauvé.

On retourne alors à l'église en chantant l'hymne d'action de grâces avec une joie d'autant plus grande qu'on se rend compte d'avoir échappé à un péril plus imminent.

Depuis cette époque, on observa toujours avec la plus grande fidélité le vœu fait à DIEU dans une circonstance aussi critique. Et s'il arrive qu'on voit travailler dans la campagne un jour de fête, ce n'est certes jamais le jour de l'octave du *Corpus Domini*, que les habitants du pays appellent *fête-vœu*. Ceux qui, peu nombreux du reste, par ignorance ou par malice, voulurent ce jour-là entreprendre ou continuer un travail, furent visiblement punis de DIEU, suivant leur propre témoignage et l'attestation de leurs voisins. On pourrait en citer des exemples.

---

Un admirable effet que produit en une âme cette divine viande de l'Eucharistie, c'est qu'elle la fait vivre d'une vie surnaturelle et toute divine ; ce qui vérifie en elle cette parole de Jésus-Christ : " Comme mon Père qui m'a envoyé est vivant et que je vis par mon Père, de même celui qui me mange vivra aussi par moi." Une âme donc qui a mangé cette chair de Jésus-Christ et qui s'est nourrie avec dévotion de cette viande ne vit plus d'une vie naturelle, ne cherche plus à contenter ses sens et n'agit plus par son propre esprit, mais par l'esprit de Dieu dont elle fait sa nourriture.

*Saint Jean-Baptiste de la Salle.*

—: o:—

C'est pour célébrer l'amour, chanter les louanges de Jésus-Eucharistie que mon Créateur m'a donné une langue et une voix ; il m'a donné des yeux pour voir son adorable Personne voilée en la divine Hostie.

*P. Eymard.*

—: o:—

Quand Dieu a fait l'univers, il a bâti la maison de l'homme : quand l'homme bâti un temple, ou orne son cœur de vertus, il fait a maison de Dieu

*Cardinal Pie.*

## A JESUS - HOSTIE !

Paroles de L. GIRARD.

Musique de G. E. PELLETIER

**Soprano. p**

1. Que le ciel gar-de le si-len-ce Et

**Ténor. p**

1. Que le ciel gar-de le si-len-ce Et

**Alto. p**

1. Que le ciel gar-de le si-len-ce Et

**Basse. p**

1. Que le ciel gar-de le si-len-ce Et

toi, terre, in-cline ton front ! Ché-rubins, comblés de puis-

toi, terre, in-cline ton front ! Ché-rubins, comblés de puis-

toi, terre, in-cline ton front ! Ché-rubins, comblés de puis-

toi, terre, in-cline ton front ! Ché-rubins, comblés de puis-

san-ce, Ad - mi - rez cet amour pro - fond. I-

san-ce, Ad - mi - rez cet amour pro - fond. I-

san-ce, Ad - mi - rez cet amour pro - fond. I-

san-ce, Ad - mi - rez cet amour pro - fond. I-

Detailed description: This block contains the first system of a four-part vocal setting. It consists of four staves, each with a vocal line. The music is in G major (one sharp) and 4/4 time. The lyrics are: "san-ce, Ad - mi - rez cet amour pro - fond. I-". The first and third staves begin with a fortissimo (*ff*) dynamic, while the second and fourth staves begin with a piano (*p*) dynamic. The melody is simple and homophonic, with each voice part moving in parallel motion.

ci sur un autel mo-des-te, Jé-sus par son prêtre ap-pe-

ci sur un autel mo-des-te, Jé-sus par son prêtre ap-pe-

ci sur un autel mo-des-te, Jé-sus par son prêtre ap-p

ci sur un autel mo-des-te, Jé-sus par son prêtre ap-pe-

Detailed description: This block contains the second system of the four-part vocal setting. It consists of four staves, each with a vocal line. The lyrics are: "ci sur un autel mo-des-te, Jé-sus par son prêtre ap-pe-". The music continues from the first system. The melody is simple and homophonic, with each voice part moving in parallel motion. The dynamics are consistent with the first system.

*ff* *dim.*  
lé, Est ve - nu du séjour cé - les - te, Of - frir son -

*ff* *dim.*  
lé, Est ve - nu du séjour cé - les te, Of - frir son

*ff* *dim.*  
lé, Est ve - nu du séjour cé - les - te, Of - frir son

*ff* *dim.*  
lé, Est ve - nu du séjour cé - les - te, Of - frir son

*>* *r*  
sang pour l'e - xi - lé, Est ve - nu du séjour cé -

*>* *r*  
sang pour l'e - xi - lé, Est ve - nu du séjour cé -

*>*  
sang pour l'e - xi - lé, Est ve - nu du séjour cé -

*>* *r*  
sang pour l'e - xi - lé, Est ve - nu du séjour cé -



les - te. Of - frir son sang pour l'e - xi - lé.

les - te Of - frir son sang pour l'e - xi - le.

les - te Of - frir son sang pour l'e - xi - lé.

les - te. Of - frir son sang pour l'e - xi - lé

Gloire, honneur à Jésus aimable  
 Qui vient d'apparaître à nos yeux !  
 Salut ! Roi puissant, adorable,  
 Viens de nos cœurs combler nos vœux.  
 Sur cet autel où Dieu réside  
 Je viens enflammer mon amour :  
 O doux Jésus ! sois notre guide,  
 Conduis-nous au divin séjour. } *bis*

Dans cette demeure bénie  
 Le doux Jésus nous tend les bras :  
 Il nous invite, il nous convie  
 A prendre le divin repas.  
 C'est trop d'amour, Jésus-Hostie !  
 Devant vous je tombe à genoux.  
 Salut ! divine Eucharistie !  
 Désormais je suis tout à vous. } *bis*





## SA GRANDEUR MGR J. A. ARCHAMBEAULT

---

**L**E 24 du mois dernier, Monseigneur J. Alfred Archambeault était sacré évêque du nouveau diocèse de Joliette au milieu d'un immense concours d'évêques, de prêtres et de fidèles. Cet heureux événement, longtemps attendu, a rempli de joie tous les catholiques du pays, et il serait difficile d'imaginer une promotion qui pût être mieux accueillie.

Personne n'était plus parfaitement doué pour cette haute charge, personne n'était davantage préparé, par la nature même de ses occupations variées, de ses persévérantes études dans toutes les spécialités de la science ecclésiastique et de sa piété profonde, à prendre sur ses épaules le glorieux et si lourd fardeau de la fondation d'un diocèse.

Le Saint Père a été vraiment inspiré du ciel dans le choix du premier évêque de Joliette ; il est l'homme de la situation, l' élu de Dieu possédant les qualités requises pour présider aux destinées initiales de cette Eglise.

Le *Petit Messager du Très Saint Sacrement* avec le pays tout entier salue avec enthousiasme cette élection, car il y voit, assurés d'avance, le bien des âmes et la gloire de Jésus en l'Eucharistie.

Aussi, étant certain d'être spécialement l'interprète fidèle des sentiments de ses nombreux lecteurs, le *Petit Messager* offre respectueusement au premier Evêque de Joliette, avec l'assurance de sa profonde vénération, celle des vœux ardents qu'il ne cessera de former pour son bonheur et pour le succès complet d'un règne inauguré avec une joie et une sympathie universelles.

*Ad multos annos !*

H. B.



SA GRANDEUR MGR JOSEPH ALFRED ARCHAMBEAULT,  
PREMIER ÉVÊQUE DE JOLIETTE.



## Histoire d'un Calice



Du côté de l'ouest de l'Irlande, dans une vallée resserrée entre deux montagnes, il y a un petit village dont les habitants ne sont pas riches des biens de la terre, mais, par contre, riches des biens d'en haut. Ils ont une église bâtie sur le bord d'un cours d'eau et à l'ombre d'un chêne séculaire aux larges rameaux : elle est couverte de chaume, ses murs sont nus et elle n'a pour plancher que la terre humide et inégale ; mais des cœurs pleins de foi vont y offrir au Seigneur le suave encens de leurs prières.

L'autel de l'humble temple, toutefois, est remarquable de simplicité, de propreté et d'élégance. Et le voyageur qui, agenouillé sur la terre humide assiste au saint sacrifice de la messe, n'est pas un peu surpris et étonné de voir dans les mains du prêtre, dans la pauvre église du pauvre village, le plus beau calice peut-être qu'il ait jamais vu, un superbe calice en or dont le coupe est artistement ciselée et le pied incrusté de pierres précieuses. Il ne peut s'expliquer ce mystère de piété. Mais si, naguère encore, il s'était trouvé là à la même heure, il aurait remarqué du côté de l'évangile, à genoux près de l'autel, une femme d'une soixantaine d'années portant une coiffure blanche et le manteau bleu des paysannes, et, chose singulière, les pieds nus ; il aurait été frappé de la douceur unie à la noblesse et à la force qui se reflétaient sur son visage pâle et amaigri, encadré dans de beaux cheveux blancs comme la neige. Le profond recueil-

leme  
pas  
pu li  
de c  
toire  
curé  
Je  
il y  
était  
un h  
acres  
ve, a  
âgée  
parer  
à rire  
lente  
sacre  
famil  
Whit  
tourn  
petit  
Mais  
qui b  
Pauv  
terre,  
saient  
ni s'a  
qu'ell  
son co  
Elle  
qu'ell  
Une  
sur le  
enseig  
l'autel  
un zél  
Très  
faisait  
Christ  
parer l  
qu'elle  
dans s

lement et la grande piété de cette femme ne l'auraient pas moins touché. Or, personne mieux qu'elle aurait pu lui expliquer le mot de l'énigme. C'est donc l'histoire de cette femme que je vais vous conter, parce que l'histoire du calice est son histoire. Je laisse la parole au digne curé de la paroisse qui me l'a racontée à moi-même.

Je fus nommé curé de l'endroit, pour la première fois, il y a quarante ans. La meilleure famille de la paroisse était assurément celle de Jacques Power. Le père était un homme industrieux qui cultivait à ferme cinquante acres de terre ; la mère était une excellente femme, active, adroite à l'ouvrage, et Marie leur unique enfant alors âgée de seize ans, faisait la joie et les délices de ses parents. Elle était gentille, éveillée, et aimait beaucoup à rire et à s'amuser ; au reste, comme ses parents, excellente chrétienne, elle s'approchait régulièrement des sacrements et assistait à la messe tous les matins. Cette famille était ma consolation ; car, en ce temps-là, les Whiteboys et les Blackfeet (deux sociétés secrètes) détournaient le peuple de ses devoirs religieux : c'était le petit nombre qui était fidèle à s'approcher des sacrements. Mais il arriva que le père succomba à une fièvre maligne qui bientôt après emporta aussi la mère dans la tombe. Pauvre Marie ! la malheureuse enfant restée seule sur la terre, privée, d'une façon si soudaine de ceux qui faisaient l'objet de toutes ses affections, ne savait plus rire ni s'amuser. Elle s'adonna beaucoup à la piété ; c'est là qu'elle trouva les douceurs de la vraie consolation dont son cœur affligé et brisé avait tant besoin.

Elle dut prendre dès lors la direction de la ferme : ce qu'elle fit avec une rare intelligence.

Une année se passa. Le sourire commençait à renaître sur les lèvres de la douce orpheline ; elle s'offrit pour enseigner le catéchisme aux enfants et prendre soin de l'autel : ce qu'elle n'a cessé de faire jusqu'à sa mort avec un zèle admirable. Dès cette époque, son amour pour le Très Saint Sacrement alla croissant chaque jour. Elle faisait ses délices de ces divins entretiens avec Jésus-Christ dans l'Eucharistie, et mettait tout son plaisir à parer l'autel avec soin, à l'orner des plus belles fleurs qu'elle pouvait trouver ou qu'elle cultivait pour cet objet dans son petit jardin.

Un jour, elle vint à moi et me dit : " Monsieur le Curé, est-ce que l'on ne pourrait pas avoir quelque chose de neuf pour l'autel.

— Ma chère enfant, je n'ai pas d'argent.

— Oh ! j'en ai moi ; j'ai £20 d'épargnes que m'ont laissés mon père et ma mère et que je voudrais donner pour le repos de leur âme.

— Non, ma chère enfant, je ne veux pas cela.

Néanmoins comme elle insistait beaucoup, je dus enfin consentir à ce qu'elle donnât £ 5, et avec cette somme elle acheta du linge d'autel et deux nouveaux chandeliers.

Un autre jour, elle se présenta devant moi toute en larmes ; les sanglots l'étouffaient, et elle ne pouvait parler. Après quelques instants, quand elle se fut un peu calmée, elle me raconta qu'elle était allée au chateau de C... pour payer sa rente et que Lady K... l'avait prise à part dans un appartement séparé de la salle des tenanciers, puis elle ajouta :

— Oh ! monsieur le Curé, Lady K... avait au doigt je ne sais combien de brillants aux couleurs bleues et vertes qui jetaient des feux comme des rayons de soleil ; et pourtant elle n'est qu'une femme. J'y ai vu aussi de belles coupes du plus pur argent dont on se sert pour boire, tandis que Jésus Notre-Seigneur, lui, n'a qu'un misérable calice en étain dans notre église. Je ne puis pas supporter cela, monsieur le Curé, et je suis venue vous demander de prendre tout l'argent que j'ai pour acheter un calice plus beau que les coupes de Sir C. K..., un calice en or orné de pierres précieuses comme celles que j'ai vues aux doigts de Lady K...

Et la pauvre enfant sanglotait à fendre le cœur. Elle voulut me faire accepter l'argent qu'elle possédait, mais je m'y refusai absolument. Je fis de mon mieux pour lui ôter cette peine du cœur et la tranquilliser et je lui dis que le calice qu'elle désirait coûterait au moins £500, qu'au reste, elle devait garder tout le bien qu'elle avait pour ne rien enlever à sa dot.

— Jamais je ne me marierai, me répondit-elle : je veux me consacrer avec tout ce que j'ai au service de Notre-Seigneur.

E  
ques  
lait  
que  
n'av  
men  
de b  
L'  
cons  
l'hér  
vie d  
—  
mett  
Ce  
ferm  
déter  
supp  
elle  
tarda  
tion  
de pi  
solate  
larme  
secou  
sa te  
on la  
au te  
les se  
conso  
peine  
ples,  
douce  
Nos j  
peine  
la par  
Elle  
sainte  
roisme  
grand  
et par  
années  
me ob

Elle me quitta plus calme, mais non consolée, Quelques jours après l'on s'aperçut que la pieuse enfant n'allait plus que pieds nus, ne prenait pour toute nourriture que du pain, des pommes de terre et du lait, et qu'elle n'avait plus d'autre lit que le plancher de son appartement, d'autre oreiller pour reposer sa tête qu'un morceau de bois brut.

L'amour de Jésus-Christ, le grand désir dont elle était consumée d'honorer le T. S. Sacrement lui avait inspiré l'héroïque résolution d'embrasser les rigueurs de cette vie de renoncement et d'austère pénitence.

— Chaque penny que je gagnerai, disait-elle, je le mettrai en réserve pour le calice que je veux acheter.

Cette noble et courageuse jeune fille de vingt ans resta ferme et inébranlable dans son dessein : rien ne la put déterminer à l'abandonner, ni les remontrances et les supplications de ses amis, ni les traits moqueurs dont elle devint l'objet de la part de ses ennemis. Elle ne tarda pas à s'attirer l'admiration, le respect et la vénération de tous. Bientôt on aima comme une mère cet ange de piété et de mortification qui était encore l'ange consolateur de la paroisse. C'est elle qui essuyait toutes les larmes et adoucissait toutes les peines : c'est elle qui secourait tous les nécessiteux et distribuait les trésors de sa tendre charité à tous les malheureux. Bien souvent on la pouvait suivre à la trace ensanglantée de ses pieds, au temps des frimas et des neiges quand elle allait par les sentiers détournés de la montagne, porter secours et consolation à ceux qui étaient dans le besoin et dans la peine, assister les malades et les mourants. Par ses exemples, par ses exhortations et ses conseils pleins d'une douceur persuasive, elle reforma entièrement la paroisse. Nos jeunes gens sont admirables de conduite ; et c'est à peine si l'on peut constater un seul cas d'ivrognerie dans la paroisse depuis vingt ans.

Elle persévéra jusqu'à sa mort — qui fut celle d'une sainte — dans ce genre de vie sublime, rappelant l'héroïsme des saints par la perfection de sa charité, par son grand amour pour Jésus-Christ, par son angélique piété et par l'austérité de sa pénitence. Car, dans les dernières années de sa vie, longtemps après avoir obtenu le suprême objet de ses désirs, elle alla jusqu'à se retrancher le

lait sur sa maigre pitance de chaque jour, en sorte qu'elle se contentait d'un peu de pain trempé dans l'eau avec des pommes de terre.

Elle avait vingt-deux ans quand je quittai la paroisse. Lorsque je revins plusieurs années après, en 1865, jugez de ma stupéfaction la première fois que je vis dans la pauvre sacristie le calice avec lequel vous avez célébré la sainte messe, ce matin.

La pieuse et vaillante vierge avait enfin réalisé le rêve si cher à son cœur, le rêve de sa vie, l'objet unique et souverain de sa sainte ambition !

Elle avait travaillé et souffert chaque jour, pendant de longues années, amassant penny par penny la somme pour nous fabuleuse de £520, le prix de son calice.

Elle se disait heureuse d'avoir donné à Jésus-Christ, son bon Seigneur et Maître, un calice digne de lui. Elle le trouvait bien beau ; mais elle n'a jamais pensé peut-être qu'elle portait en elle-même un calice infiniment plus beau, infiniment plus agréable au Seigneur, le calice de son cœur virginal fait de l'or inappréciable de la grâce divine, travaillé par le divin Artisan des cœurs, enrichi des plus belles vertus comme d'autant de pierres précieuses tombées des cieux.

L'on parlera longtemps ici de Marie Power, la sainte fille du Saint Sacrement. Elle vivra toujours dans le cœur de nos bons villageois qui se plaisent à l'appeler leur mère. Maintenant ils montrent à l'étranger avec orgueil et satisfaction le riche et brillant Calice dont elle a doté leur église, et ils racontent en pleurant son histoire qui est l'*Histoire du Calice*.

